

Les rapports de la langue et de la pensée japonaises

Les Occidentaux qui vivent au Japon sont frappés par les grandes différences qui existent entre le japonais et leurs propres langues. En étudiant l'idiome du pays, ils se rendent compte que la langue japonaise a une tout autre structure que les langues indo-européennes, et ils se demandent jusqu'à quel point le japonais peut être considéré comme l'expression d'une culture différente.

C'est cette question que je me propose d'étudier dans l'article que voici ; je voudrais également essayer de déterminer la « vision » originelle de la culture japonaise, telle qu'elle se trouve reflétée dans l'idiome du pays. A cette fin, je poserai d'abord quelques principes sur la relation des langues et des civilisations, et ensuite j'aborderai le thème central de notre étude.

Les linguistes allemands, de W. Humboldt jusqu'à Weisgerber, ont toujours été les vigoureux champions d'une théorie qui voit dans le langage le cœur d'une civilisation. On peut résumer leur thèse de la façon suivante : une langue n'est pas seulement une manière de signifier la réalité, elle en est aussi une interprétation. Une langue interprète la réalité d'un certain point de vue ; elle relève certaines structures de la réalité pour en négliger d'autres. Les Esquimaux disposent de beaucoup de mots pour signifier les différentes sortes de glace et de neige, mais leur langue est inadéquate pour décrire des phénomènes qui arrivent hors de leur milieu. Tous les peuples paraissent interpréter la réalité selon un point de vue qui leur est propre et dont la langue est le reflet. De telle sorte que, pour emprunter un terme heureux de Heidegger, le langage devient « la maison de la pensée ». Pourtant, cette maison est comme une prison pour autant qu'elle confine la pensée ; d'autre part, nous pouvons dire avec autant de droit que le langage est le sol nourricier de la pensée d'un peuple. La langue maternelle contient tout un trésor de traditions : la vie d'un peuple et son expérience ont trouvé leur expression en elle. En effet, une génération reçoit d'une autre tout un trésor de sagesse, contenu dans le langage. Il est vrai que ceux qui utilisent une langue ont sur elle un certain pouvoir. D'autre part, ils en dépendent, car une langue dépasse de beaucoup le momentané, le particulier, le personnel. Ce qu'une langue relève, l'individu le

ressent, ce qu'une langue laisse tomber dans l'oubli, l'individu ne le saura pas¹.

Ces positions ne sont pas restées sans être critiquées. De nombreux linguistes modernes se demandent si l'on peut aller aussi loin que de vouloir découvrir, avec Humboldt et d'autres, tout le caractère d'un peuple dans sa langue. Ils pensent que des langues aussi différentes que l'anglais et le chinois arrivent à exprimer à peu près les mêmes choses et que certaines structures et certains faits linguistiques dans les différentes langues se ressemblent beaucoup².

Nonobstant ces critiques, il nous semble qu'on peut établir les principes suivants :

1) Le langage varie avec les conditions dans lesquelles un peuple vit. On a constaté que l'allemand de l'après-guerre est en train de perdre plusieurs des caractéristiques qu'il possédait au temps de Schiller. On observe, en effet, un durcissement ; des tournures moins subjectives, moins romantiques, deviennent de plus en plus fréquentes. Évidemment, l'allemand peut toujours être employé d'une façon classique ; mais dans une étude des rapports du langage et de la psychologie d'un peuple, nous ne considérons pas une langue sous l'aspect de toutes ses virtualités, mais de l'usage prédominant qu'on en fait. Au Japon, l'idiome, comme du reste la structure de la société, était naguère marqué par les trois niveaux auxquels se trouvaient pour tout Japonais les êtres qui l'entouraient : ceux qui lui étaient supérieurs, ceux qui étaient ses égaux, ceux qui étaient ses inférieurs. Or, les jeunes Japonais, contrairement à ce que faisait la génération précédente, disent tout court que la princesse Michiko *est allée* en Indonésie, sans utiliser la forme honorifique du verbe « aller ». Cette tendance est bien caractéristique des changements qui ont eu lieu après la guerre dans la société japonaise. Par conséquent, le langage semble bien refléter la pensée sociale d'un peuple.

2) C'est un fait historique qu'une religion comme le christianisme n'a pu s'exprimer tout de suite en latin ; c'est seulement dans la deuxième moitié du second siècle que le latin a été introduit dans la liturgie, et encore fallut-il beaucoup d'emprunts et de néologismes. Les chrétiens de ces temps là ont aussi adopté beaucoup de tournures de la Bible. Le christianisme s'est créé un langage plus adapté à ses fins spécifiques³. Une nouvelle religion entraîne un chan-

1. Cp. W. LUTHER, *Weltansicht und Geistesleben*, Göttingen, 1954 ; J. L. WEISGERBER, *Die Sprache unter den Kräften des menschlichen Daseins*, Düsseldorf, 1950 ; F. TSCHIRCH, *Weltbild, Denkform und Sprachgestalt*, Berlin, 1954.

2. Voir Charles F. HOCKETT, *Chinese versus English : an explanation of the Whorfian Theses*, dans *Language and Culture*, vol. 56, n. 6, p. 2, décembre 1954 (American Anthropological Association), p. 122. K. Vossler avait déjà formulé de certaines réserves à l'égard des positions de ses compatriotes : *The Spirit of Language in Civilization*, London, 1951.

3. Cp. Christine MOHRMANN, *Latin vulgaire, latin des chrétiens, latin médiéval*, Paris, 1955, p. 31.

gement d'idiome. Il s'ensuit que le langage est plus qu'un système de significations : il se trouve en contact avec une pensée qui le nourrit ; il vit de cette pensée que, d'autre part, il enveloppe, protège et stimule.

Dans les relations de la philosophie et du langage, un phénomène pareil se produit : des auteurs tels qu'un Cicéron ou un Sénèque se sont donné beaucoup de peine pour adapter le latin aux besoins d'une philosophie. Ils y ont seulement réussi en enrichissant le latin de plusieurs formes, et encore se sont-ils plaints de l'impossibilité d'exprimer certaines pensées comme ils auraient voulu le faire. Plus tard, nous constatons un même fait dans l'attitude des humanistes vis-à-vis de leurs langues maternelles. Au xv^e siècle, l'allemand était bien loin d'être un instrument apte à exprimer la pensée philosophique. Une longue évolution a été nécessaire pour qu'il devint le langage de philosophes et de savants.

Le latin, ensuite le français, a eu une influence énorme sur les idiomes européens. A l'aide de ces exemples, nous voyons qu'une langue par elle-même n'est pas capable d'exprimer la pensée religieuse ou scientifique. Souvent des emprunts considérables sont nécessaires. Dans le cas des langues indo-européennes, il y a eu des emprunts au grec et au latin, plus tard au français et à l'anglais. Ces emprunts ont été relativement faciles, puisqu'il était question de langues d'une même famille. Il est, en revanche, beaucoup plus difficile, en chinois ou en japonais, d'utiliser des tournures latines, souvent très différentes par leur tonalité, leur couleur et leur structure.

3) Il faut aussi souligner ici que chaque fait linguistique s'insère dans un ensemble où tout se tient. Dans chaque phrase on engage l'essentiel d'une langue. Les mots ne reçoivent leur sens complet que par leur place dans la phrase, comme la phrase reçoit à son tour son sens de la conversation, de la tonalité des sons et d'autres facteurs. Il n'y a pas de pensée tout à fait transcendante aux mots ; le sens de ce qu'on dit est aussi intérieur aux mots et intérieur à la structure de la phrase¹. Il s'ensuit que le langage est beaucoup plus qu'un simple véhicule. Il est partie d'une pensée vivante, même si cette pensée déborde de beaucoup les cadres trop étroits des mots et des phrases. Par conséquent, l'étude du langage est de la plus grande importance pour arriver à connaître la civilisation d'un peuple. Il va sans dire qu'une analyse d'une langue ne permettra pas de descendre dans des détails aussi menus que ceux que les savants allemands ont parfois cru pouvoir relever (par exemple, le fait que l'allemand et le français distinguent encore entre les genres des noms, distinction disparue de l'anglais et du néerlandais, ne signifie pas que pour les Allemands et les Français la nature est animée). Néanmoins, l'étude du langage permettra de comprendre beaucoup de phénomènes de la vie psychologique d'un peuple, déjà connus d'ailleurs.

1. A. DE WAELHENS, *Existence et signification*, Louvain, 1958, p. 136-137.

C'est dans un tel espoir de pouvoir comprendre un peu mieux la vie psychologique et la culture des Japonais que nous allons entreprendre une analyse succincte de la langue japonaise. Pour ce qui est de l'interprétation philosophique des faits linguistiques du japonais, très peu de travail a été fait jusqu'à ce jour. C'est pourquoi nous soumettons nos conclusions en faisant certaines réserves.

LES NOMS EN JAPONAIS

Les noms en japonais n'ont pas de genre ni de pluriel. Le pluriel peut être exprimé par le redoublement du nom, par le préfixe *sho* ou par un suffixe tel que *tachi*. Lorsque le japonais exprime le pluriel, il n'y a pas de fusion complète entre le nom et la détermination ultérieure. Il y a pour ainsi dire deux temps dans la démarche de celui qui parle. Nous voyons un phénomène pareil dans l'emploi du verbe : à maintes reprises, surtout dans la langue parlée, deux verbes sont employés au lieu d'un seul. Les Japonais ont un sens aigu des aspects concrets des choses et le goût de la composition.

Une première observation générale à faire sur les noms est la suivante : souvent, le terme japonais ne correspond pas exactement à son équivalent dans les langues indo-européennes. Même un mot aussi simple que *ki* (arbre) signifie plutôt le bois d'un arbre que sa totalité vivante. Partant, on ne peut pas dire qu'un *ki* fleurit ; les fleurs de l'arbre fleurissent. Le terme *miku* ne signifie pas simplement la viande, mais la substance mangeable d'un animal, même des poissons. Les termes des couleurs ne couvrent pas non plus nos concepts, ce qui du reste est un phénomène assez commun : il y a déjà un écart entre le sens et la répartition des couleurs chez les anciens grecs et chez les modernes.

Une deuxième observation à faire est la suivante : la plupart des noms actuellement en usage ont été empruntés au chinois ; ils sont composés de deux ou parfois trois racines (comme *mei*, *kei*, *shi*, etc.), qui, chaque fois, peuvent avoir des sens multiples ; le sens du mot est précisé par le caractère écrit. On peut distinguer entre plusieurs types de composition : il y a des noms contenant des racines de contraste (*m-shoku*, boire et manger) ; d'autres ont des racines à sens identique (*ken-ka*, changement-changement) ; le plus souvent, nous avons affaire à des noms avec deux racines au sens différent, qui se complètent mutuellement (*hoku-do*, route nationale). Parfois il y a des racines préfixes, comme *hi*, *fu*, *tai*, qui expriment une négation, un manque, une grandeur.

Ces noms gardent leur nature composée. Les caractères écrits contribuent à ce que les Japonais préservent la conscience de cette dualité. En prononçant ces mots, beaucoup de Japonais visualisent les caractères, ils les voient devant eux, ou ont une certaine sensation de l'automatisme fixé dans les muscles de la main, qui leur permettrait d'écrire tel ou tel caractère.

Ensuite, il faut souligner un fait d'une plus grande envergure : l'analogie n'a pas beaucoup d'importance en japonais. Il est curieux de constater que les langues indo-européennes montrent une grande facilité pour utiliser un concept qui signifie à la rigueur autre chose, dans des cas où un autre être ayant un rapport de similitude ou de causalité avec le deuxième doit être signifié. Il existe cependant des exemples d'analogie en japonais. Citons le verbe *abiru*, qui signifie « recouvrir », « arroser d'eau » ; il est utilisé également pour décrire une occasion où l'on est criblé de questions. C'est une similitude extérieure qui a été saisie, comme en quelques autres cas. En dehors de ces cas, l'analogie est assez rare en japonais et reste le propre des gens cultivés. Par exemple, une phrase comme « la ville a promis d'asphalter notre chemin » ne se dit pas facilement en japonais. Il faudrait ajouter « l'administration » ou « les autorités ». Il s'ensuit que les termes japonais sont immédiatement liés à un signifié concret et ne se prêtent pas si aisément à une extension de leur sens. De nombreux exemples confirment ce fait. L'équivalent japonais du terme « religion » signifie « la doctrine d'une secte ». Le japonais n'exprime donc pas le contenu abstrait et général du terme, mais voit plutôt l'enseignement de plusieurs sectes. — D'autre part, dans l'emploi de certains termes qui, à première vue, semblent avoir un sens très général, le signifié est pourtant concret et l'analogie n'est qu'apparente. Par exemple, le terme *tsunni* est employé pour désigner tantôt un péché d'ordre moral, tantôt une transgression d'un règlement ou une loi. Il s'agit ici non d'une analogie, mais d'un cas où le langage ne distingue pas entre l'ordre moral et l'ordre des obligations civiles. De même avec un terme tel que *kimochi*, si souvent employé, on se trouve devant l'expression d'une expérience essentiellement identique pour les Japonais, à savoir la conscience qu'ils prennent de (leur) état intérieur vis-à-vis d'une situation extérieure. Cet état est caractérisé par le sentiment de bien-être et l'humeur, mais il y entre aussi quelques éléments esthétiques et intellectuels. Donc en face du mauvais temps qui gâte une excursion comme devant un raisonnement trop abstrait, un japonais peut dire *kimochi ga yoku nai* (mon état intérieur n'est pas bon). Ici aussi il y a une réelle identité, et l'analogie dans l'usage du terme n'est qu'apparente. Un autre exemple, c'est l'expression souvent employée de *gaman suru*, ce qui peut signifier « avoir de la patience avec d'autres (par exemple des malades) », mais encore « attendre un peu », « réprimer un désir ». L'élément subjectif, à savoir refouler un désir, est identique et nous avons un vrai concept univoque.

LES ADJECTIFS EN JAPONAIS

Il y a d'abord ce qu'on appelle les vrais adjectifs ; ils sont très peu nombreux. Ce qui est curieux, c'est que ces adjectifs ont les propriétés des verbes. Par exemple, il n'est pas nécessaire d'ajouter

le verbe « être », quand on les attribue à un nom : *kono tatemono wa takai*, « cette maison (est) haute ». En plus, ils peuvent prendre la forme d'un participe, le passé, la forme négative et conditionnelle des verbes : *samukatta*, « il faisait froid » ; *yokeraba*, « si l'on a de la chance ». La pensée, impliquée par cet usage, semble être la suivante : les qualités ne sont pas considérées comme des propriétés inhérentes à un sujet, mais reçoivent une valeur quasi-indépendante, en étant quelque chose de l'univers qui influence (rapport avec le verbe) un objet quelconque. Pour un Japonais, à en croire le témoignage du langage, un objet concret ne serait pas aperçu tant comme unité que comme une somme de parties. En effet, les Japonais semblent penser par composition, en ajoutant des éléments les uns aux autres, sans en faire une vraie unité. — Si cette interprétation est exacte, on comprendra pourquoi les prétendus vrais adjectifs expriment surtout des conditions de l'atmosphère et des propriétés de l'espace et du temps. Car ces conditions revêtent un caractère sur-individuel, elles semblent se communiquer à plusieurs choses et pourtant conserver un caractère indépendant.

A part ces adjectifs, il y en a d'autres formés par les suffixes *-rashi* ou *-teki*. Dans ces derniers cas, on n'a pas affaire à de vrais adjectifs, comme non plus dans le cas des nombreux mots qualificatifs qui prennent *na*, comme *kirei na hon*, « un beau livre ». Ces adjectifs se rapprochent des noms. Leur attribution à un nom signifie qu'il y a une connexion de deux concepts, sans qu'une unité intérieure soit pour autant réalisée. Il semble s'ensuivre que les Japonais n'ont pas si bien saisi l'unité du sujet avec ses qualités. La vue globale fait défaut. Si nous disons « un homme juste » en japonais, le concept complexe est constitué de deux parties quasi-indépendantes. On constate un phénomène identique dans le cas où l'on dit « nous tous », qui est traduit par *watakushitachi subete* ou par *subete no watakushitachi* : deux idées sont rattachées.

Ce phénomène d'une composition au moyen de parties quasi-indépendantes n'est pas resté limité à la langue. Les connaisseurs de l'art et de l'architecture japonais nous disent qu'une maison japonaise doit être perçue comme une somme de surfaces et de lignes, non comme une unité totale.

L'ARTICLE ET LES NOMS

Dans les langues indo-européennes, l'article défini est sorti des pronoms démonstratifs. Le besoin de distinguer l'objet de la personne qui parle a contribué à sa genèse. Deuxièmement, à l'origine, l'introduction de l'article indiquait qu'on faisait une distinction entre une chose en soi et l'objet concret dont on parle. Dans une langue, la formation de l'article s'impose dès qu'on est arrivé à concevoir

l'essence universelle contenue dans le concept, et qu'on ressent la nécessité de la distinguer de l'objet concret¹. Or, en japonais, l'article fait défaut. Il s'ensuit, en effet, que les Japonais font difficilement la distinction entre une chose en soi et l'objet correspondant. Pour exprimer un terme tel que « bonté », ils utilisent la tournure descriptive « le fait d'être bon ». Également, les Japonais ne ressentent pas le besoin de distinguer entre la personne qui parle et l'objet. Il semble même qu'on puisse dire que l'ordre objectif, c'est-à-dire l'ordre d'une réalité opposée au sujet, n'existe pas dans l'échelle des valeurs d'un Japonais².

L'exemple suivant sera une illustration de ce qui a été dit : le japonais dispose du mot *ki-sha* (wagon à vapeur) comme équivalent de notre terme « train ». Ce terme est devenu un terme général jusqu'à un certain point. Pourtant, en présence d'un train électrique, on ne peut pas demander si ce *ki-sha* va à Tokyo. Il faut parler d'une façon plus précise et utiliser *den-sha* (wagon électrique). Cet exemple montre que le japonais admet difficilement la conception d'une essence abstraite et que la connexion du terme avec la chose concrète est sentie d'une façon très accusée.

Cet attachement au concret est surtout visible dans le grand nombre de termes dont le japonais dispose pour exprimer les positions du corps humain. On rencontre un phénomène analogue dans plusieurs autres langues de l'Extrême-Orient³. Nous ne sommes pas capables de suivre les Japonais ou les Mélanésiens dans leur admirable sens de la position locale et leur finesse d'observation.

Du reste, les langues indo-européennes ont aussi connu un nombre considérable de verbes pour désigner les aspects différents d'une chose ou d'une action qui, plus tard, sont signifiés par un seul mot. Il est connu qu'Homère distingue entre plusieurs façons de 'regarder', comme par 'exemple regarder d'une façon menaçante', 'regarder pour s'enquérir', etc.⁴.

LES PRONOMS

Ce qui saute aux yeux, c'est que le pronom personnel est peu employé en japonais : sa forme est trop longue pour être pratique. Les pronoms personnels sont les suivants : je, *watakushi*, ou parfois *boku* ; tu, *anata* (*kimi*) ; il, *kare* ; ils, *kareta* ; elle, *kanojo* ; nous, *watakushi-*

1. Cp. Bruno SNELL, *The discovery of the mind*, New York, 1960, p. 232.
2. Hajime NAKAMURA, *The Ways of thinking of Eastern people*, Tokyo, 1960, p. 307, 471, 483, 584.
3. Voir CRAWFORD, *History of the Indian Archipelago*, II, 9 ; CODRINGTON, *Melanesian Languages*, p. 164.
4. G. KURIUS, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, p. 98 ss. ; B. SNELL, *op. cit.*, p. 1-5.

tachi (*wareware*) ; vous, *anatagata*. Dans la phrase courante, ces pronoms ne sont pas utilisés. La raison en est peut-être qu'un japonais, en s'adressant à un autre, ne veut pas tellement suggérer une idée personnelle qu'évoquer quelque chose d'inter-individuel. Il existe chez lui un besoin de faire passer la personne dans une entité englobante.

Pour nous, l'absence de pronoms personnels prêterait à confusion. En japonais il n'en est rien. Un père de famille dira simplement : demain / aller à Yokohama / il y a un plan. Pour la femme de cet homme, il est clair que c'est son mari qui veut partir en voyage. Il semble que les Japonais trouvent un certain plaisir à fonder leur personnalité dans un courant inter-personnel. On constate pourtant que les jeunes, de même que les prêtres indigènes, élevés dans la pensée occidentale, utilisent plus souvent les pronoms personnels.

Ensuite, il faut noter que là où les pronoms personnels sont utilisés il y a parfois une adaptation du sujet à celui à qui il s'adresse. Par exemple, quand quelqu'un se sent petit devant un autre (ou sur un pied confidentiel), il utilisera *boku* au lieu de *watakushi*.

Le pronom relatif est un phénomène d'apparition tardive dans nos idiomes indo-européens. En japonais, où ils sont absents, sa traduction donne lieu à des complications considérables. On traduit une phrase comme : « la lettre que mon ami a écrite » par *tomodachi no kaite tegami* (la lettre écrite de mon ami). Le désavantage d'une telle inversion, c'est que tout ce qui est d'importance secondaire entre dans la phrase et rend plus difficile la saisie de l'essentiel. Au lieu de subordination il y a juxtaposition.

LES NOMBRES

En grec, le nombre a un masculin, féminin et neutre et est traité comme une propriété des choses. Dans les langues indo-européennes de formation plus récente, le nombre est devenu plus indépendant.

Ce qui est curieux en japonais, c'est la tendance à ajouter au nombre un nom qui indique la qualité de l'objet compté. De cette manière on a des noms-catégories pour les objets cylindriques, pour les objets plats et minces, pour les animaux, les navires, etc. En tout, il y a plus d'une trentaine de ces noms-catégories. Ce phénomène, qui a des parallèles dans quelques langues indo-européennes, témoigne que le japonais se détourne de ce qui est abstrait, et que l'influence de l'imagination visuelle sur la pensée est très accusée.

On constate un même souci du concret dans la façon dont le temps est indiqué. Au lieu de dire « il y a trois cents ans », on dira « à partir de maintenant 300 ans avant », en rattachant le temps écoulé à un point concret.

LES PRÉPOSITIONS

Les prépositions des langues indo-européennes dérivent des ad- verbes. En japonais, les mots qui correspondent aux prépositions sont encore des adverbes. Les plus importants sont les suivants : *de*, *ni*, *o*, *kara*, *e*, *to*, *no*, *na*. D'autres, comme *mawari* (autour), *shita* (sous), sont plutôt des noms, comme l'usage montre. On dit, par exemple, *teburi no shita*, le lieu en dessous de la table. Les premières sont des localisateurs de l'action.

De signifie que l'action se déroule dans un temps ou un endroit. Par exemple, voyages *par* bateau, fermer la porte *avec* une clef, finir un travail *dans* un mois. Dans ces locutions on emploie *de*.

Ni signifie le repos dans un endroit — le lieu où l'action se termine, s'arrête. Il est employé dans la locution « donner quelque chose à quelqu'un », où l'idée locale de l'action domine. — Dans une phrase comme *jochū wa shujin ni yobaremashta* (la bonne fut appelée *par* le maître), *ni* ne signifie pas en premier lieu que le maître exerce une influence sur la bonne, mais que l'acte d'appeler se trouve présent dans le maître. Que cette interprétation est bonne se voit encore mieux dans le cas suivant : *watakushi wa chichi ni shiwaremashta* (moi / *par*) mon père / subir l'action de mourir). La phrase signifie que l'action de mourir se déroule dans mon père et a un rapport avec moi. — Parfois, *ni* est employé pour déterminer des adverbes comme *shidaishtdai* ou *shizuka ni* (peu à peu, calmement). Ici, le sens local ne domine plus et a fait place au sens modal.

E signifie le point vers lequel l'action se meut. *Eki e ikimashita*, il est allé à la gare.

Kara signifie le point de départ de l'action.

Ce qui doit être souligné, c'est qu'un seul verbe ne peut guère être accompagné de deux localisateurs. En français, nous disons : « il est allé de la maison au jardin ». Un japonais dira pourtant : en quittant la maison il est allé au jardin. Ce fait semble confirmer notre interprétation : les localisateurs englobent l'action du verbe et évoquent un lieu concret. Une confirmation ultérieure de notre thèse se voit dans l'absence de la préposition « dans », comme, par exemple, « les arbres dans le jardin sont en fleurs ». En japonais, il faut traduire « les arbres *du* jardin », à moins qu'on ne dise : les arbres qui se trouvent dans... Il s'ensuit que les localisateurs demandent un verbe dont ils localisent l'action.

O : le cas le plus frappant des localisateurs est celui de *o*. A première vue, on prendrait ce mot pour la préposition de l'objet direct, comme il est ajouté à des noms qui sont l'objet direct du verbe. Par exemple, *tegami o yomimashita*, j'ai lu la lettre. Pourtant, ceci n'est pas tout à fait juste, car on dit de même *michi o aruku*, se promener dans la rue ; *asahi no hikari ga kodachi o moreta*, le jour

de l'aube luisait à travers le bosquet. — C'est pourquoi il faut conclure que *o* signifie un endroit en tant qu'enveloppé par l'action. De nouveau nous constatons comment le concret visualisé l'emporte en japonais.

LE VERBE

Une première observation à faire au sujet des verbes, c'est que les Japonais ajoutent les désinences de verbes (dont nous aurons tout à l'heure l'occasion de parler) aussi aux adjectifs. Or, les verbes et les adjectifs ont ceci en commun qu'ils « font » quelque chose dans ou sur un sujet¹.

Il n'y a pas de conjugaison des verbes japonais. Le verbe n'est qu'un mot qui signifie une action concrète. Si on ajoute une détermination (le passé, etc.), cette détermination ne forme jamais une unité intime avec ce verbe. Cela est clair dans le fait que les Japonais, en écrivant en *romaji*, séparent d'habitude ces désinences du verbe même. L'aspect temporel, si important chez nous, semble rester à l'extérieur du verbe.

Quels sont les temps que le japonais connaît? Il y a d'abord le passé, qui n'est plus subdivisé dans d'autres espèces. Le futur comme tel fait défaut. Il y a une forme potentielle qui est employée au lieu du futur, mais qui ne signifie pas le même degré d'inévitabilité que le futur dans les langues indo-européennes. Un Japonais n'est pas sûr de l'avenir; il n'ose pas l'affirmer sans plus.

De l'absence des modes comme formes verbales il ne faut pas conclure que le japonais ne connaît pas la riche gamme de possibilités que le subjonctif donne à notre idiome. Des tournures descriptives sont utilisées.

Le verbe japonais a des formes que le français ne connaît pas :

a) Le causatif. — Le prétendu « causatif » est obtenu en ajoutant *-saseru* ou *-seru* à la racine du verbe. Par exemple, *anata no kozutsumi o jochū ni dasemasashita* (j'ai fait poster votre paquet par la bonne). Pourtant, l'étude de l'emploi de cette forme révèle qu'on n'a pas affaire ici à un causatif dans notre sens du terme. Un verbe au causatif exige comme complément une personne, en laquelle l'action se termine. Le causatif est employé pour désigner l'exécution d'une activité qui ne dure pas longtemps, avec laquelle le sujet s'identifie et que, le cas échéant, il ferait lui-même. Pour dire « j'ai fait réparer mes souliers », on ne se sert pas du causatif², comme non plus pour décrire un ordre dont l'exécution demande un certain temps (« l'empereur a fait construire ce musée »). Il faut donc conclure que le

1. SANSON, *Historical Grammar of Japanese*, p. 173, suggère que ces désinences indiquaient à l'origine un degré de certitude.

2. Dans ce cas, on utilise une expression avec *morau*, recevoir.

causatif est une forme verbale typiquement japonaise qui décrit une action qui sort d'un sujet pour se continuer en un autre, le deuxième sujet prenant un vif intérêt à l'action. On pourrait dire que c'est une forme verbale de l'intersubjectivité, qui signifie l'écoulement, le flottement d'une réalité entre plusieurs sujets.

b) La forme verbale exprimant un désir consiste dans le suffixe *-tai* ajouté à la racine du verbe. Soit, par exemple : *komo hon o yomitai* (je voudrais lire ce livre). Il est significatif que le japonais a conçu cette forme verbale pour exprimer le désir, tandis que d'autres formes, comme celle qui expriment une obligation, un devoir, n'existent pas¹.

En japonais, la forme passive du verbe fait défaut. Il existe une forme verbale en *-areru*, qui est souvent considérée, mais à tort, comme étant l'équivalent du passif des langues indo-européennes. La désinence *-areru* indique, en effet, que l'action reste enfermée au dedans du sujet. Ce sujet est indiqué par le localisateur *-ni*. D'ordinaire, ce sujet est traduit par l'agent, par qui l'action est effectuée. Ce qui de notre point de vue grammatical serait le sujet de la phrase japonaise est plutôt la personne qui subit le retentissement affectif de l'action se déroulant dans quelqu'un d'autre. Si nous prenons, par exemple, une proposition comme *watakushi wa / chichi ni / shinaremashita* (je / mon père qui subit / le fait de mourir), nous avons une illustration de ce que j'ai dit. Si le sujet d'une sous-proposition passive doit « ressentir » l'action qui se déroule en un autre, il est clair que des choses inanimées ne peuvent être sujets dans la voie passive. Partant, nous n'avons pas ici un vrai passif : le devenir pas plus que le fait de subir une action ne sont exprimés, et la cause qui agit n'est pas désignée. Il me semble qu'il faut expliquer l'absence de la vraie construction passive par l'incapacité du japonais d'exprimer comment le sujet et l'agent sont unis au sein de l'action qui les enveloppe : en japonais, les choses et les activités conservent leur individualité. Ce n'est pas une analyse de la réalité objective, comme donnée dans la pensée, qui constitue le pont entre les choses, mais la sensibilité humaine.

Sous l'influence des langues étrangères, où les constructions au passif sont nombreuses, les Japonais emploient de plus en plus souvent la forme verbale en *-areru*. Il est possible que cette dernière soit un jour un vrai équivalent de notre voie passive.

Notre interprétation est confirmée par le fait linguistique suivant : il existe en japonais une forme polie du verbe, qui est utilisée pour décrire l'action d'une personne que nous reconnaissons supérieure

1. Pour exprimer un devoir ou une inévitabilité, le japonais utilise une expression indirecte assez longue avec *-nakereba narimasen*, « (tout cela) si l'on ne fait pas ceci, l'on n'arrivera pas ». Par exemple, les enfants / aimer les parents / si cela ne se fait pas, ça ne marche pas. — Il nous entraînerait trop loin de discuter ici l'usage du conditionnel en *-ra* et de la désinence en *-eba* qui pose un fait suivi d'un autre.